



2023

Gabrielle Demers

finem mundi (fin du monde)

*Pour N.,
À la mémoire de J. & B.*

Il y a de l'apocalypse partout. Préapocalyptique, apocalyptique, postapocalyptique. La société est obsédée par la fin du monde. Et on fait quoi, quand quelque chose nous fait peur? On l'affronte. Alors les films, les livres, les BD et les séries web n'offrent que des visions apocalyptiques.

Les zombies.

La météo.

La maladie.

La politique.

Les ordinateurs.

Les robots.

Les extra-terrestres.

Les super vilains.

La pauvreté.

La ville.

La nature sauvage.

Les voisins.

Tout ce qui nous entoure devient une source de danger. On marche les mains crispées sur le porte-clés, une clé entre chaque doigt; on a des *sprays* de cayenne dans les poches, une hache dans le coffre à gant, des fusées éclairantes dans le sac de randonnée et un canif 8 options; on tente de retenir 12012 codes pour sécuriser nos documents, d'avoir trois versions de sauvegarde et on paye pour un passeport encrypté. On regarde chaque nouveau visage avec suspicion, on se détourne quand ça tousse et on ignore ceux qui parlent trop fort. On a peur et on devient l'ombre de nous-mêmes à force de se protéger.

On ne se protège jamais du bon ennemi, de toute façon. Celui qui te guette, qui joue dans ton cerveau et qui compte tes jours, aucun poing américain ne pourra l'affaiblir.

En attendant, je refuse de me coller à tous ces contes de bonshommes 7 heures. J'ai débranché la télévision pour de bon. Je n'écoute ni les cris, ni les alarmes, ni les avertissements. Je chante plus fort qu'eux. Je ferme les portes et les fenêtres, je baisse les rideaux et nous allons dans la serre.

* * *

On m'a traitée de *bourgeoise*, avec ma serre annexée à la maison.

Pourtant, c'est plutôt un solarium de fortune, avec des étagères en vitre et un vieux banc d'église, mais construit avec des fenêtres glanées dans toutes les cours à *scrap* des environs.

Une fois, tu te souviens? On a roulé jusqu'à Palmarolle pour un reste de porte patio. Tu admirais chacun des pots de fleurs suspendus sur le pont.

Notre serre brille à en aveugler les drones qui nous survolent, avec ses angles convexes et concaves, ses arrêtes un peu tout croches et ses allures de vitrail intergalactique, mais, surtout, elle est étanche. Aucune pluie acide ne peut s'y infiltrer, et quand je ferme les clenches des fenêtres, c'est comme un sous-marin. Pas une seule molécule d'air ne circule entre le dedans et le dehors.

Des fois, je me dis que toutes ces précautions ne pourront pas te sauver, et je pleure en silence, les yeux fermés et la main sur la bouche.

Je n'ai jamais pu concevoir que la mort pouvait cueillir les enfants. Ceux qui courent dans le marché, sous le soleil de midi, avant la rafle des rebelles qui les cloue au sol, inertes. La petite fille avec la robe imbibée de sang, comme déposée sur les décombres de la bibliothèque explosée. Une autre qui est happée par une voiture, en pleine rentrée scolaire. Deux soeurs qui disparaissent en forêt, sous la peine du père. De jeunes enfants minuscules dans leur lit d'hôpital, des solutés branchés dans des poignets fragiles et translucides, emportés de faiblesse. Aucun enfant ne devrait avoir le poids des autres sur ses épaules, le poids des disparus. Et moi les cris des mères aux bras vides sur les miennes. Elle est là, la vraie apocalypse : refermer ses bras sur le vide. Mais quand le sol gronde, que les fondations se fendent et que le toit emprisonne en s'écroulant, comment arriver à regarder encore vers la lumière?

Le soleil court dans tes cheveux, les ondulations dorées m'hypnotisent et m'apaisent. J'oublie les inquiétudes et l'estomac noué, avec toi.

* * *

Un jour, les voisins se sont construit un poulailler. Les oiseaux fascinaient tous les jeunes du quartier, et ça m'a donné l'idée de construire la serre, pour faire pousser de quoi à échanger contre les oeufs. J'ai fait des semis tout l'hiver, choisi mes laitues et mes haricots, et je me suis imaginé ce que ce serait de se faire pousser un nouveau territoire.

Faire croître des conifères.

Mixer le quotidien avec du lierre et de la vigne vierge.

Faire l'amour dans les fougères vert tendre et les tapis de feuilles de monstera.

Ramener à soi la terre sableuse des plages des lacs Marlon, Richard et Tiblemont.

Te laver dans des bacs remplis d'eau de pluie du mois d'août.

Te regarder cueillir les framboises, concentré à cause des épines.

Et capter le soleil dans les rayons des ruches sauvages.

Comme on tricote des housses de bouilloires, pour les foires d'artisans, je vais nous tricoter une housse de maison en foin des champs. Je veux réussir à nous isoler du monde, une fois pour toutes. Tu pourras faire des bracelets et des colliers en enfilant de minuscules billes en verre. Je pourrai faire des gâteaux et des frittatas. On fera nos pique-niques dans la serre, pour demeurer cachés. Laisser la vie couler tranquille.

Oublier les jeunes enfants aux chaussures rouges recrachés par la marée.

Oublier les jeunes femmes battues à mort pour une chevelure.

Oublier les jeunes familles mortes dans les *containers* et les 18 roues.

Oublier les jeunes filles empoisonnées dans leur propre école.

Oublier les enfants qui traversent les frontières seuls, en pleine nuit.

Oublier les jeunes qui jouent avec de vrais fusils et qui ne se relèvent pas.

Oublier la douleur qui me prend au ventre, la nausée qui me fige et toute la terreur de mon espèce.

L'homme est un loup pour l'homme. Des fois, je me désole. Ils ont réussi. J'ai peur, et la peur s'imisce, s'insinue et irradie en moi. J'aimerais être méthodique comme la poule qui camoufle chaque poussin sous les plumes de son poitrail, et que ça suffise. Ou attirer l'attention comme la perdrix qui feint la blessure ou la folie pour attirer les prédateurs et isoler, sauver ses petits. Et qu'on les laisse enfin vivre en paix. J'ai peur et je ne sais pas comment contrer cette peur. Comment réagir avec un coup d'avance, comment assurer notre survivance. Mais toi tu ne vois rien de tout ça. Tu vois les fleurs au printemps, et ça te suffit. Tu écoutes la vie des autres et leurs peines te chagrinent. Tu voudrais que tout le monde soit heureux, en santé, libre. Tu ne comprends qu'une miette des événements, mais, déjà, tu en ressens le drame et les injustices. Ton coeur est trop grand pour ton petit corps : il déborde d'amour gratuit et tu n'en es qu'encore plus beau. Comment arriver à te protéger? Je ne sais pas toujours comment bien faire mon job, malgré ces grands sourires que tu m'offres chaque matin.

Peut-être qu'il faudrait que je devienne une cyborg moi-même? Je pourrais défendre mon petit lopin de terre avec mes yeux en rayons laser ou ma poigne d'acier chirurgical. Je pourrais électrifier notre entrée, faire fondre les pneus des intrus et faire sauter leur véhicule. Je pourrais jouer le jeu de la violence et déchiqueter tous ceux qui te veulent du mal. Est-ce que j'aurais moins peur? Des fois, j'ai l'impression que même si je me faisais bouclier humain, ça ne suffirait pas.

Mais il faut garder espoir. Peu importe ce qui arrive, un jour ce sera derrière nous. S'il faut allumer tous les cierges de toutes les cathédrales, toutes les veilleuses et chaque tablette de luminothérapie, s'il faut illuminer toutes les bougies d'anniversaire, tous les plafonniers et chacun des lampadaires, s'il faut capturer les étoiles comme on le fait avec les lucioles et combiner les spots d'Hollywood au soleil, s'il faut tout ça pour s'entourer de lumière et persister, on le fera.

En attendant, le seul lieu où je respire profond, c'est dans notre serre. Est-ce que je me la joue retour à la terre? J'y ai improvisé une cuisine d'été, la chaleur de la maison permet même d'y dormir au début de l'été, quand il fait encore trop froid pour planter. Nous, on peut déjà dormir à la belle étoile, enfouis dans une montagne de coussins, la lune et l'étoile polaire comme veilleuse. Quand on entre dans la serre, l'étau d'angoisse que je porte en corset se desserre d'un coup. J'admire mon petit coin de paradis artificiel et j'ai l'envie d'y vivre pour toujours. J'ai réussi à marquer un espace infranchissable entre nous et l'humanité. Je te regarde lire, tranquillement, assis sur la couette, et je me dis que ça se ferait. Se débrouiller sans les autres. Hein? *Anyway*, on est toujours un peu déçu, en bout de ligne. Si on apprenait à vivre sans eux? Est-ce que je te suffirais comme tu me suffirais? Je me dis que je dois protéger ton enfance en la coupant du monde, même s'il en est à ses derniers soubresauts. Est-ce une si bonne idée? Me comprendras-tu? Me pardonneras-tu?

Des fois, la nuit, quand le vent souffle et fait craquer la maison, je me tiens droite, immobile, dans la cuisine, les pieds sur la céramique froide. J'écoute le souffle de la maison. Je te devine dans ta chambre, et cela me calme. Ta présence me calme toujours. Malgré mes peurs, malgré la souffrance partout, malgré la fin du monde clairement annoncée vers laquelle on fonce tous, tu me calmes.

* * *

Demain, tu vas à une fête d'anniversaire. Il faudra apprendre à être doux dans le festif, car on a annoncé une apocalypse à la petite soeur de ton camarade. Elle dormira sûrement, elle n'aura pas conscience de la fête, mais elle se prépare pour la plus grande bataille de sa vie. Les parents travaillent fort pour que la vie de leurs autres enfants continue «comme si de rien». Pour ne pas que toute l'enfance soit gâchée, assombrie par la mort inévitable de la petite. Je ne sais pas comment ils réussissent à faire l'épicerie, tondre la pelouse et aller aux rencontres de parents à l'école. Moi, si la date de ton apocalypse m'était donnée, j'hurlerais sans cesse, face au vent, les poings serrés dans mes cheveux. Je maudirais toute l'humanité. Moi la première, pour ne pas avoir su prévenir, garder intact, protéger.

En attendant, cale-toi dans les coussins, sous le banc d'église, à l'abri du soleil de 4 heures. Et dors, paisible, en position camouflage sous la vigne vierge et folle, sous les minuscules branches des pins, mélèzes et épinettes. Colle ton dos contre mes hanches, pendant que je surveille le large. Je vais continuer ton ouvrage perlé, et enligner sur un fil de pêche de si petites perles transparentes et iridescentes. À ton réveil, on accrochera nos fils bien garnis aux arrêtes du solarium, pour imiter les toiles d'araignées pleines de rosée, le matin, et tout le soleil viendra se multiplier dans chaque éclat de chaque perle, et la lumière nous avalera enfin. Elle sera là, notre réelle protection. On pataugera dans le bonheur. Et on aura gagné.